



**HAL**  
open science

## ”Stonewall was a Riot” - Revendications et fiertés LGBTQ chez les groupes de Queercore

Louise Barrière

► **To cite this version:**

Louise Barrière. ”Stonewall was a Riot” - Revendications et fiertés LGBTQ chez les groupes de Queercore. Stonewall at 50 and beyond, Jun 2019, Créteil, France. hal-02560004

**HAL Id: hal-02560004**

**<https://hal.science/hal-02560004>**

Submitted on 30 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# “Stonewall was a Riot” - Revendications et fiertés LGBTQ chez les groupes de Queercore

L. Barrière (Université de Lorraine)

Conférence « Stonewall at 50 and beyond » - UPEC – Juin 2019.

## Abstract

Cette communication interroge la manière dont les groupes du mouvement musical Queercore s'emparent et développent une imagerie de Stonewall, militante, revendicatrice et subculturelle. Le Queercore est en effet un mouvement qui naît aux États-Unis à la fin des années 1980, en marges à la fois des scènes punk et punk hardcore et des milieux LGBT, marqué par des groupes comme Pansy Division, Team Dresch, ou plus tard Limp Wrist, GLOSS ou IRON. Comment ces groupes s'emparent-ils donc, tant esthétiquement que par le biais de leurs paroles ou de la culture qu'ils développent, de l'imagerie de Stonewall comme émeute pour porter, au sein des scènes punk et hardcore, des revendications ainsi qu'une forme de fierté LGBT et queer ? »

Loin de se contenter d'une analyse des paroles, c'est en effet à l'ensemble de la culture Queercore que je m'intéresse ; il est ainsi également question d'explorer pochettes de disques, fanzines (dans lesquels des groupes donnent notamment des interviews), affiches de concerts ou programmations de festivals.

Je montre ici que tout au long de son histoire, le mouvement Queercore utilise l'imagerie émeutière de la mémoire de Stonewall pour se distinguer des milieux LGBTQ institutionnels, conférant de cette manière un caractère intrinsèquement « punk » (ou « proto-punk » dans la mesure où le punk n'apparaît que quelques années plus tard) aux événements de 1969. Il s'agirait de cette manière de se distinguer à la fois des revendications dites « institutionnelles » mais également de la musique consommée dans les espaces de socialisation LGBTQ « mainstream » (clubs, boîtes de nuit, bars, marches des fiertés, etc.). Dans le même temps, un processus de distinction similaire s'opère également vis à vis du reste de la scène punk, jugée hétéronormée.

Enfin, j'essaie de considérer les limites de ces analyses, en montrant que les frontières entre ces différents milieux ne sont pas si rigides qu'elles ne le paraissent, révélant ainsi l'existence de phénomènes de circulation entre espaces « mainstream » et « underground ».

## Introduction

Il importe tout d'abord de resituer le Queercore dans son contexte historique et culturel. Aussi parfois appelé Homocore, le mouvement naît aux États-Unis autour de la fin des années 1980 et le début des années 1990. Ses initiateurs s'appuient alors sur le fait qu'ils se sentaient doublement marginalisés du fait d'une identité qu'ils revendiquaient à la fois queer et punk. Le terme « Homocore », qui fait sa première apparition dans le fanzine J.D.s de Bruce La Bruce et GB Jones, donne lieu à un fanzine éponyme, publié de 1988 à 1991 à San Francisco ; le mot « Queercore » apparaît quant à lui un peu plus tard dans le but de mieux refléter la diversité de la scène en question.

Cette double marginalisation a notamment intéressé quelques travaux universitaires. Mark Fenster s'intéresse dès 1993 à la question des fanzines Queercore<sup>1</sup>. Il ouvre son article en rappelant ainsi une lettre adressée au fanzine *Homocore* par un de ses lecteurs :

« Rock and roll is, has been and always will be the driving force in my life, moreso than my sexuality. Readin Homocore has helped me to begin to bridge the gap between these two seemingly mutually exclusive aspects of my life » (73)

Kathleen Chapman et Michael Du Plessis rappellent à leur tour dans une autre publication<sup>2</sup> que :

1 FENSTER Mark, "Queer Punk Fanzines: Identity, Community, and the Articulation of Homosexuality and Hardcore", in *Journal of Communication Inquiry*, Vol.17:1, 1993, p73-94

2 DU PLESSIS Michael & CHAPMAN Kathleen, « Queercore : The Distinct Identities of Sub- cultures » in *College Literature*, Vol. 24, N°1, Queer Utilities: Textual Studies, Theory, Pedagogy, Praxis, 1997, pp. 45-68

« In creating a compound of “queer” or “homo” and “hardcore”, queercore and homocore [...] positioned themselves as equally distinct from lesbian and gay culture and the masculinist tendencies of hardcore punk » (48)

Cette double marginalisation, évoquée et revendiquée – telle qu’elle est analysée ici – sert un militantisme radical ; lequel refuse à la fois les normes de la communauté LGBT et de la scène musicale punk. À l’image du Stonewall Inn, du 53 Christopher Street en 1969, le Queercore est le produit d’une subculture résolument underground. Notons toutefois que si la communauté LGBT de 1969 était contrainte à l’underground, les acteurs des mouvements punk queer en ont quant à eux fait le choix, refusant a priori toute forme d’assimilation. En outre du fait d’un ancrage dans l’histoire des musiques populaires issues du punk hardcore, très peu d’acteurs engagés dans le mouvement ont réellement connu les émeutes de Stonewall. Comment ceux-ci se sont-ils emparés et ont-ils développés une imagerie de Stonewall, militante, revendicatrice et subculturelle ? En proposent-ils tous, par ailleurs, une lecture uniforme ?

Afin d’envisager des réponses à ces problématiques, je présenterai trois études de cas, autour des groupes Limp Wrist, Homomilitia et Pansy Division, qui présentent chacun un traitement différent de la mémoire des émeutes de Stonewall, de l’intégration au rejet.

### 1. « The audio legacy of the Stonewall Riots », de Comrades in Arms à Limp Wrist

Aux origines du Queercore, on retrouve ainsi des auteurs de fanzines (*Outpunk*, *Homocore*), des groupes (Pansy Division, Tribe 8), mais aussi des artistes comme Bruce la Bruce (qui éditait lui-même le fanzine *J.D.s*), GB Jones ou encore Vaginal Davis. À l’occasion des 50 ans des émeutes de Stonewall, cette dernière est interrogée par *Art News*<sup>3</sup> en mars dernier, elle raconte son rapport aux événements de juin 1969 :

« The work I do is influenced by the activities of that time. I was born and raised in Los Angeles. (...) I had first heard about all these rebellions that happened shortly before Stonewall in the late '60s: at the Black Cat Cafeteria in Los Angeles and Compton's Cafeteria in San Francisco. I was fascinated by the Stonewall Rebellion because of the connection to Judy Garland. That's always been something that has inspired me because of my connection to film.\$

[...] I admire people like Sylvia Rivera and Marsha P. Johnson. Stonewall was such a big influence on the modern Gay Liberation Movement and its interconnections with the feminist movement and also with the Black Power struggle. »

Puis continue :

« People forget that Stonewall was a riot. [Laughs.] It's not just a brand name. It's important to think outside of commercialism, of consumerism, this horrible cutthroat capitalism. It's imperative that we think in terms of distancing ourselves from being co-opted into those kinds of power structures. »

Cette idée qu’il faille rappeler le caractère émeutiers des événements de Stonewall, face à une récupération capitaliste n’est pas apparue récemment. En effet, quelque part au milieu des années 1990 (la volatilité des documents permettant de faire une historiographie du punk nous empêche ici de retrouver la date exacte), le collectif Homocore Chicago se rend à la pride locale muni d’une banderole mentionnant « Stonewall was a riot, not a brand name »<sup>4</sup>.

À la même époque, le groupe Comrade in Arms, fondé par Deke Nihilson (l’éditeur associé du fanzine *Homocore*, aux côtés de Tom Jennings) sort un single qui reprend encore une fois cette expression : « Stonewall was a Riot », dont la seule trace est une vidéo (de résolution assez basse) d’un concert de soutien à un collectif nommé « FreaksPower ! » ; la soirée aurait eu lieu le 26 août 1990 au Women’s Building de San Francisco.

3 [http://www.artnews.com/2019/03/19/stonewall-at-50-a-roundtable-with-vaginal-davis-michela-griffo-and-jonathan-weinberg/?fbclid=IwAR3UD5gTMHvRPiMKVsz\\_0SH0\\_YHvIu7fobtoUGBV4c8ItdAsHtAo5UhXLQY](http://www.artnews.com/2019/03/19/stonewall-at-50-a-roundtable-with-vaginal-davis-michela-griffo-and-jonathan-weinberg/?fbclid=IwAR3UD5gTMHvRPiMKVsz_0SH0_YHvIu7fobtoUGBV4c8ItdAsHtAo5UhXLQY)

4 PHOTO : <https://dfbrl8r.org/event/homocore>

Comment, de 1989 (date approximative de naissance du Queercore) jusqu'à 2019, des groupes, artistes ou collectifs ont-ils alors fait perdurer cette mémoire des émeutes de Stonewall ? Pour répondre, je vais me concentrer sur une étude de cas spécifique. La première « vague » du Queercore, que j'ai surtout évoquée jusqu'ici, disparaît progressivement vers la fin des années 1990. À cette même période naît un nouveau groupe : Limp Wrist<sup>5</sup>. De la fin des années 1990 à aujourd'hui, le groupe sort une dizaine de disques, tourne aux États-Unis, en Europe, et devient en quelque sorte la nouvelle égérie du queercore.

En juillet 2013, le webzine Polari Magazine publie une chronique de leur 45 tours *What's Up With the Kids?*<sup>6</sup>. Le disque était quant à lui sorti douze ans plus tôt, en 2001, sur le label Paralogy Records. Walter Beck, l'auteur de la critique, conclue par deux phrases qui viennent rappeler sans équivoque le parti pris du groupe :

« This seven-inch is the audio legacy of the Stonewall Riots of 1969, a reminder that not all of us are going to sellout to the mainstream safe and sterile gay community. It is short, it is powerful, and for any outlaw queer who still feels the revolutionary blood burning in his soul, it is nothing less than essential listening. »

Sur ce 45 tours se trouve justement un morceau intitulé « Punk Ass Queers », dont le second couplet dit :

« Military gays, what a bore  
Don't guinea pig me for your fucked up wars  
Log cabin queens, stuffy conservative shit  
In the spirit of stonewall queens  
We'll put and end to it »

Le groupe entretient ainsi un rapport à l'homosexualité qui passe notamment par la confrontation et le rejet des normes gays « mainstream » et assimilationnistes (qualifiées de conservatrices). Ici cette opposition est permise par le biais de la mémoire des émeutes de Stonewall. Sur scène, les membres apparaissent vêtus de mini short, de harnais et autres accessoires en cuir ; comme des rappels très visibles d'une certaine culture homosexuelle underground (cuir). À cela s'ajoutent un discours radical et sans compromis, refusant toute forme d'assimilation – à l'image, en un sens, de leur musique.

Au-delà même du punk, d'autres groupes et artistes ont également réutilisé le slogan « Stonewall was a Riot » : citons par exemple « Stonewall was a fucking riot ! » du groupe de harsch noise S I S S Y<sup>7</sup>.

## 2. Affronter la police, le capitalisme et affirmer une identité LGBTQ

Sans que Stonewall soit forcément directement abordé, on retrouve également un imaginaire relatif à ces émeutes dans d'autres titres, d'autres univers musicaux de groupes liés au mouvement Queercore.

Le groupe polonais Homomilitia, actif de 1991 à 1998, chante par exemple son opposition à la police (par exemple, dans deux morceaux : « Policja » et « Police Stories ») ainsi qu'aux discriminations (« Dyscrimiacja »), ou à l'homophobie (« Homofobia »). Enfin, un autre de leur titre s'en prend aux multinationales (« Multinationals »). Le thème de ce dernier semble quelque peu éloigné de l'histoire des émeutes de Stonewall à première vue, cependant il rejoint plus particulièrement l'héritage musical et Queercore de ces événements : des textes des fanzines qui rejetaient la musique disco pour son aspects « commercial » et ses artistes signés chez des labels

5 <https://pitchfork.com/thepitch/queercore-veteran-scott-moore-on-how-gay-punk-has-changed/>

6 <http://www.polarimagazine.com/classicmusic/whats-kids-limp-wrist/>

7 <https://gorenoisefuckers2017.bandcamp.com/album/destroyed-by-a-faggot>

multinationaux, emblématiques de l'industrie musicale, aux positionnements analogues des musiciens de Limp Wrist ou de Vaginal Davis que j'ai déjà évoqués.

Si le groupe se sépare en 1998, on retrouve un fanzine éponyme publié en 2000 et répertorié dans les bases de données du Queer Zine Archive Project, celui-ci aurait été édité à Prague, par Stefan Smith<sup>8</sup>. Il mentionne ses intentions dans une des premières pages :

« This issue is intended for your visual pleasure. Low on text ; with sex and politics mixed among borrowed images. An array of old photographs, art cards, stamps, clippings, original artwork, posters, etc., from many different places on our planet. »

Et rend hommage au groupe dans les dernières pages :

« Thank you and kisses to Wojtek Krawczyk of the Polish punk band Homomilitia for letting me use his original title. » (p. 63)

À ces deux reprises, l'auteur reprend également le logo du groupe qu'il affiche dans ses pages.

Le fanzine est un assemblage d'objets visuels : photos de sculptures et peintures classiques ou néo-classiques ainsi que des timbres et cartes postales d'Europe de l'Est, sont agencées ensemble et détournées par le biais de texte de manière à propager une sorte de message homoérotique. À leurs côtés figurent également parfois des messages politiques. Au milieu du fanzine, l'auteur reprend également un tract appelant à une action « dans l'esprit de la rébellion de Stonewall », à New York en 1994, en haut duquel on peut lire « Stonewall was a Riot ». À côté, l'auteur du fanzine a rajouté quatre courtes phrases non-verbales :

« Not a cocktail.  
Not a fashion show.  
Not a hot sex party.  
Not a gay credit card. » (p. 43)

Celles-ci reprennent ainsi, sans équivoque, les thématiques sus-mentionnées. L'esthétique du groupe Homomilitia a donc circulé parmi ses fans ; les messages que portaient le groupe se trouvent ici amplifiés et prolongés par la création d'un fanzine par une personne totalement extérieure à leur création originale.

### **3. Au-delà du militantisme ? Fête, visibilité et fierté.**

Il est cependant important de souligner que l'ensemble du mouvement Queercore ne se reconnaît pas forcément dans cette démarche militante et radicale, à l'esthétique proche de l'imagerie des émeutes de Stonewall. En 1992, Maximum Rock'n'Roll – qui est à ce jour l'un des plus vieux fanzine punk – publie son premier numéro entièrement dédié à la scène queer punk. Parmi les groupes interrogés au fil des pages figure Pansy Division<sup>9</sup>. À la question « You mentioned that you don't have a political stance at all but don't you think that being as explicit as you are that that in itself is political ? », le fondateur du groupe répond :

« I had tried to wrote political songs when I was with the Outnumbered, but being didactic is really no fun for me. I don't like listening to didactic stuff, and I don't like to preach, but after I played my songs for a few people, I realized that for gay people to be expressing themselves and being as defiant in their pleasure as my songs are is a real political stance to take. »

Interrogés quatre ans plus tard par Libération<sup>10</sup>, lors de leur venue en France pour une tournée européenne en compagnie de Green Day, le groupe maintient ce positionnement, et mentionne explicitement son rapport aux émeutes de Stonewall :

« Bien sûr il y a toujours des gens qui nous reprochent de ne pas écrire de chanson sur Stonewall (les fameuses émeutes de 1970 à New York à l'origine du mouvement de libération homosexuel américain N.D.R); on leur répond simplement qu'ils n'ont qu'à faire un groupe eux-mêmes, s'ils sont tellement en

8 [http://archive.qzap.org/index.php/Detail/Object/Show/object\\_id/539](http://archive.qzap.org/index.php/Detail/Object/Show/object_id/539)

9 <https://archive.org/details/MaximumRocknrollNo.109june1992/page/n75>

10 [https://next.liberation.fr/culture/1996/06/08/le-punk-gay-debarque-en-france-le-queercore-qu-est-ce-le-groupe-us-pansy-division-en-parle-avant-con\\_175078](https://next.liberation.fr/culture/1996/06/08/le-punk-gay-debarque-en-france-le-queercore-qu-est-ce-le-groupe-us-pansy-division-en-parle-avant-con_175078)

colère. Toute notre vie, on nous a dit qu'être gay c'était être en colère, en état de révolte permanent contre le monde. Mais la meilleure réponse à tous ces gens qui voudraient nous voir en Enfer de notre vivant, c'est justement d'être heureux, de montrer qu'il y a des jeunes pédés qui déconnent et qui s'éclatent sans complexes. »

Dans la même interview, le groupe reconnaît ne pas entretenir de grief face aux majors de l'industrie du disque ; contrairement à Limp Wrist ou Homomilitia qui revendique un caractère underground et subculturel :

« On n'aurait rien contre le fait de signer avec une major. Plus il y aura de jeunes gays à connaître notre musique via MTV ou les grandes radios et plus on aura le sentiment d'avoir accompli quelque chose. »

De par sa fraternisation avec l'industrie du disque, ou par son refus d'évoquer directement des thèmes militants dans ses chansons, Pansy Division pourrait être relégué au rang de groupe gay « mainstream », éloigné des valeurs du Queercore. Il en est cependant une figure fondamentale et se voit même souvent cité à ce titre. En effet, ses titres, ses paroles ou ses pochettes de disque résolument provocatrices l'éloignent des canons gay « normatifs » et « assimilationnistes ». Pansy Division contribue ainsi à rendre floue cette opposition clairement revendiquée par d'autres acteurs du Queercore. Le groupe nous permet ainsi d'inscrire et de penser le Queercore au prisme d'un schéma bien plus complexe de rapports mainstream/underground.

En conclusion, il faudrait aussi mentionner qu'en trente ans d'existence, le Queercore a vécu une diversification stylistique, si bien qu'il ne se cantonne aujourd'hui plus uniquement au punk mais s'est également emparé des musiques électroniques ou de la folk. Depuis ses débuts, le mouvement a aussi eu l'occasion de connaître un certain retentissement médiatique, particulièrement aux États-Unis. Il a inspiré des festivals comme Homo A Gogo, qui au fil de ses éditions et de son déplacement d'Olympia (Washington) à San Francisco (Californie), s'était quelque peu institutionnalisé ; ou encore le Gay Bi Gay Gay, un festival organisé en marge du South By Southwest (Austin, Texas). Cette trajectoire entre mainstream et underground, suit finalement le traitement accordé à la mémoire des émeutes de Stonewall dans les médias ou le milieu LGBT « institutionnel ». Pour autant, il serait une erreur d'unifier le traitement des émeutes de Stonewall à l'ensemble du Queercore, d'une manière ou d'une autre.